

L’auteur, l’anniversaire, la nouvelle et l’hommage

Franco Troiano (1944), l’auteur de cette nouvelle, est le fondateur et le PDG du Group EUROLOGOS, entreprise multinationale de services linguistiques fêtant le vingtième anniversaire de sa fondation. La nouvelle décrit la quête, en Italie, des vestiges du Grand Polyglotte de la part d’une jeune traductrice flamande à la recherche également de sa densité amoureuse. Et, plus simplement, de son premier travail. La traduction de la nouvelle en six langues et une introduction sur la littéralité traductive (la traduction « belle et fidèle ») complètent l’hommage au Saint Traducteur, véritable intellectuel cosmopolite et moderne d’il y a 1500 ans.

Cover page illustration:
“Saint Jerome”
by Il Caravage (1573-1610),
Rome, Galleria Borghese

Illustration de couverture:
“Saint Jérôme”
d’après Le Caravage (1573-1610),
Rome, Galleria Borghese

Abbildung auf der Titelseite:
“Heiliger Hieronymus”
von Caravaggio (1573-1610),
Rom, Galleria Borghese

Ilustración de la portada:
“San Jerónimo”
según Caravaggio (1573-1610),
Roma, Galleria Borghese

Illustratie op de kaft:
“Heilige Hiëronymus”
van Caravaggio (1573-1610),
Rome, Galleria Borghese

Illustrazione di copertina
“San Gerolamo”
Il Caravaggio (1573-1610),
Roma, Galleria Borghese

Franco Troiano

Jerome

By the same author, published by TCG Editions:
“Traduction, adaptation & editing multilingue”
in collaboration with J. Permentiers and E. Springael (1994),
the Italian version
“Traduzione, adattamento & editing multilingue” (1996)
and
“Destra, sinistra o centro? Sopra.” (1994)

Telos Communication Group Editions
550, Chaussée de Louvain - 1030 Brussels
Tel.: +32.2.735.4818 - Fax.: +32.2.736.87.67

info@eurologos.com

ISBN: 2-9600071-5-8 – D/1998/6961/6

“Traduttori”
First edition
Brussels, August 1994
Second edition
Milan, August 1996

Franco Troiano

Jerome

A novel in seven languages in memory of Saint Jerome,
patron saint of translators.

Jérôme

Une nouvelle en sept langues en hommage à Saint Jérôme,
patron des traducteurs.

Hieronymus

Eine Novelle in sieben Sprachen, gewidmet dem Heiligen Hieronymus,
Förderer der Übersetzer.

Jerónimo

Una novela en siete idiomas en homenaje a San Jerónimo,
patrón de los traductores.

Hiëronymus

Een novelle in zeven talen, als eerbetoon aan de heilige Hiëronymus,
de patroonheilige van de vertalers.

Gerolamo

Un racconto in sette lingue in omaggio a San Gerolamo,
patrono dei traduttori.

Jérôme

Une nouvelle en italien,

de Franco Troiano

tirée de “Traduttori”,

TGC Edizioni, Milano, 1996

et traduite en six langues

(EN-FR-D-SP-NL-GR)

**Vingtième anniversaire
du
Groupe Eurologos
(1977-1997)**

Un hommage à saint Jérôme, patron des traducteurs.

Notre Groupe EUROLOGOS fête, le 13 novembre 1997, le 20e anniversaire de sa fondation en rendant hommage à saint Jérôme, le patron de la traduction. En effet, l'activité centrale de nos sièges de Bruxelles, Cologne, Milan et Anvers demeure, malgré l'évolution de ses applications multimédias, la production de services multilingues.

Nous avons voulu fêter l'événement de manière pertinente, simple, et on ne peut plus habituelle : en publiant un texte en plusieurs langues ainsi que nous le faisons quotidiennement depuis quatre lustres et plus de 5000 intenses journées de travail.

Or, il se trouvait que la première nouvelle publiée par notre fondateur et directeur général, Franco Troiano - rien n'arrive vraiment par hasard - avait été intitulée *Jérôme*. Le livre *Traduttori*, édité en 1994 par T.C.G. Editions à Bruxelles, commençait emblématiquement par ce récit mettant en scène une jeune traductrice flamande en quête des vestiges du Saint Traducteur en Italie... Il ne nous restait qu'à demander aux traducteurs et réviseurs du Groupe Eurologos de préparer les versions de cette nouvelle dans les six langues parmi les plus importantes d'Europe: l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, le néerlandais et le grec. Quant à l'italien, notre très milanais PDG avait écrit "Jérôme" dans sa langue maternelle.

Bien entendu, nous avons impérativement dû nous efforcer d'oublier les deux autres dizaines de langues - ô combien importantes - de la Grande Europe, du mont Oural à Lisbonne. Les traducteurs, c'est bien connu, ont du pain sur la planche étoilée de l'Union de notre Vieux Continent.

Ainsi, en commettant ce petit livre, si évidemment modeste et disproportionné par rapport aux défis linguistiques de notre temps, nous espérons au moins avoir déjoué le risque d'une autocélebration souvent fatale aux commémorations.

Karl Vandeputte
Marketing Manager
Groupe Eurologos

Bruxelles, le 13 novembre 1997

Hommage à saint Jérôme, Docteur de l'Eglise et Patron des traducteurs.



Saint Jérôme (v. 347-420),
gravure
d'Albrecht Dürer (1471-1528)

Un polyglotte d'il y a 1500 ans comme Patron des traducteurs.

Plusieurs associations de traducteurs à travers le monde entier marquent la journée du 30 septembre, jour de sa fête religieuse, par des célébrations de son art du bien traduire. En effet, Jérôme fut le premier à transposer (admirablement) la Bible de l'hébreu et du grec en latin : la fameuse *Vulgate*. Mais les traducteurs lui sont aussi reconnaissants pour les innombrables enseignements de la manière de conjuguer la fidélité traductive à la beauté stylistique. Secrétaire du Pape Damase et chargé de mission dans l'ancienne Gaule, saint Jérôme incarne la figure du polyglotte cosmopolite moderne 1500 ans avant notre époque.

Six traductions de la même nouvelle publiées à la suite de l'original: un livre traductivement casse-cou, par définition.

Après celle de saint Jérôme, on aurait envie d'invoquer la clémence des lecteurs : ne tirez pas sur nos six pianistes qui ont osé publier leurs traductions (bien pianotées sur leurs claviers de PC) à côté du texte original de la nouvelle écrite en italien.

Henri Miller se demandait toujours ce que devenaient ses livres "dans les mains des traducteurs". Et Umberto Eco en est même arrivé à se demander si l'écrivain n'est pas contraint à "croire en Dieu" au moins pour les traductions de ses textes vers des langues inconnues de lui. Dans ce livre en sept langues de la même nouvelle, ce problème ne se pose pas mais on en rencontre bien un autre, beaucoup plus redoutable : celui de freiner l'inévitable hypercriticisme du lecteur polyglotte. En Europe, en effet, le bilinguisme ou trilinguisme n'est plus une rareté digne de l'intérêt de l'anthropologie culturelle. L'étude généralisée des langues - même si elle n'est pas toujours de grande qualité - fait que la lecture multilingue progresse significativement. La presse internationale, les voyages, les communications, les films en version originale, le zapping télévisuel fatalement "multiculturel", la consultation de documentation publicitaire multilingue et autres e-mail d'Internet sont en train de changer radicalement l'approche traditionnellement unilinguistique de la lecture.

Et si l'on constate un regain - ô combien salubre - des valorisations de chaque langue d'un point de vue géo-stylistique, philologique et orthosyntaxique, on apprend et on lit de plus en plus en langue étrangère.

L'usuelle attitude immanquablement incestueuse envers sa propre culture est ainsi en passe de se transformer, dans notre époque dite post-industrielle, en un processus de radicale mutation. La lame de fond du multiculturel a déjà marqué de son passage nos visions sur le patrimoine intellectuel de notre Vieux Continent. L'Europe sera ainsi pluriculturelle et multilingue ou ne sera pas. D'ailleurs elle l'est déjà.

Ce petit livre, veut donc également témoigner - très humblement - du cheminement à accomplir pour l'accouchement d'une nouvelle conception de la propre identité linguistique. Et, surtout, de la création d'un nouveau type de relations qu'elle doit établir avec les autres patries culturelles que sont les autres langues.

La littéralité comme méthode de traduction d'excellence ou le traducteur comme "danseur enchaîné".

Le Groupe Eurologos n'en finit pas, depuis vingt ans, de tordre le cou à l'idée reçue suivant laquelle les traductions dites "littérales" sont de mauvaises transpositions. En réalité, celles qu'on appelle habituellement littérales sont de lamentables traductions mot à mot, des calques!

A l'instar de la grande tradition traductologique, nous revendiquons la littéralité comme condition préalable et sine qua non à toute bonne traduction. Condition donc non suffisante quoique nécessaire.

Une traduction littérale est, en effet, une traduction fidèle qui restitue dans la langue cible toutes les connotations sémantiques et morphologiques de la langue source.

Rien n'empêche, naturellement, qu'une traduction littérale soit géo-stylistiquement et socio-stylistiquement sans possible reproche.

Par contre, on peut avoir des versions très bien écrites et admirablement stylées sans pour autant pouvoir les appeler traductions!

Martina Csolány, traductologue remarquable, décrit avec une très belle image les bons traducteurs. Elle les voit comme des “danseurs enchaînés”. Artistiquement danseurs dans leur langue maternelle (d’arrivée) mais humblement enchaînés au sens - à la totalité du sens - de la langue de départ.

Le défi moderne des traductions “belles et fidèles” et la logosphère globalisée.

La traduction moderne prétend ainsi être à la fois belle et fidèle. Finie, même en littérature, la coutume glorieuse et à la fois néfaste des “belles et infidèles”. Il s’agissait de textes “traduits” par des écrivains qui ne connaissaient pas assez les langues étrangères et surtout, qui privilégiaient leur ego littéraire au lieu de se mettre humblement au service de l’auteur. Il est à remarquer, à ce propos, qu’il n’était pas rare que ces talentueux écrivains aient assuré une fortune traductive à des auteurs étrangers parfois franchement médiocres. Leurs textes étaient plus d’excellentes adaptations, plus des remaniements traductifs, que de véritables traductions.

La consigne des six traducteurs de ce livre a ainsi été de produire des versions littérales tout en assurant des restitutions stylistiques sans interférences traductives.

Voilà ce qui rend leurs performances particulièrement virtuoses.

Les lecteurs hypercritiques - surtout les collègues traducteurs habituellement si impitoyables sinon cruels en la matière - devront ainsi modérer leur prévisible et fatale agressivité “puriste”. Il doivent se souvenir du côté arbitraire et de la vanité des attaques, nombreuses et discutables, qu’on adresse à saint Jérôme depuis mille cinq cent ans pour sa Vulgate. Et pourtant, sa Bible constitue le texte source le plus traduit et imprimé de toute l’histoire.

Le bon lecteur multilingue - a fortiori le bon traducteur - doit cultiver ainsi au plus haut niveau l’esprit de tolérance critique. Elle est, par ailleurs, si nécessaire à notre logosphère, c’est-à-dire à nos continents déjà globalisés et déjà pleins de pratique multiculturelle.

Ne tirez donc pas - à cœur léger - sur les pianistes, surtout s’ils sont talentueusement enchaînés.

La direction du
Groupe EUROLOGOS
 Siège central de Bruxelles

Bruxelles, juillet 1997

JERÔME

**“Non verbum e verbo,
sed sensum exprimere de sensu”**

Saint Jérôme,
De optimo genere interpretandi
Littera LVII*

- La traduction du latin vers l'anglais de nombreuses lettres de saint Jérôme est aussi disponible sur Internet

**“On ne découvre pas la vérité.
On la crée.”**

Antoine de Saint Exupéry

Il leur sembla étrange que la jeune fille au maillot moulant essayât obstinément d’entrer dans l’église. Elle en avait déjà fait le tour, tentant même de s’y introduire par la sacristie.

Le curé de Stazzona, petit village sur le Lac de Côme, n’ouvrait l’église que pour la messe du dimanche matin. Les quelques âmes de Brenzio, hameau du Alto Lario occidental, s’y retrouvaient depuis cinq siècles comme s’ils étaient attirés par un impératif immémorial que la cloche évoquait sans écho possible. A ce son, ils finissaient par égarer encore plus leurs regards dans le panorama démesuré qui s’estompait au loin, là où l’on pouvait apercevoir les cimes enneigées des Alpes.

L’église avait été construite à la fin du XVe siècle sur l’une des proéminences les plus charmantes du lac, à mi-hauteur sur le flanc abrupt de la montagne. Depuis toujours, il était naturel que l’on se mette en chemin depuis les greniers à foin et les chalets épars, pour aller contempler de là-haut, avec la dignité muette et aujourd’hui rare des humbles, l’enivrante beauté des monts reflétée dans le miroir du lac.

“Pardon, l’église n’est pas ouverte?”

Les deux joueurs d’échecs la regardèrent sans avoir l’air d’interrompre leur jeu. Avant de répondre, Alberto mit son cavalier en D4. La satisfaction d’avoir conquis une bonne position au centre de l’échiquier n’avait pourtant pas atténué la curiosité admirative qu’il éprouvait pour les formes aguichantes de la jeune fille.

Mais elle aussi, bien qu’occupée à essayer d’entrer dans l’église, s’était attardée tout étonnée de voir deux hommes aux prises avec un jeu qu’elle n’aurait jamais pu imaginer trouver en Italie. Lors d’un voyage en Ukraine, organisé deux ans plus tôt par l’Université de Gand, elle avait constaté que là-bas les gens jouaient régulièrement aux échecs même dans les jardins publics. Mais dans les environs de Bellagio, tout en disposant d’une vue sur plus de cent kilomètres de montagnes, dans une profusion éblouissante de couleurs entre ciel et terre, l’idée que l’on puisse se concentrer sur une planche de trente centimètres en noir et blanc lui semblait relever d’un luxe suprême.

“Bonjour, savez-vous comment faire pour voir l’autel de saint Jérôme?”

Alberto regarda son grand-père qui venait de déplacer dangereusement son fou en G7. Le vieux fréquentait régulièrement l’église depuis plus de cinquante ans. Bien avant de rejoindre les partisans installés sur les montagnes de Dongo. Oui, ceux qui avaient arrêté Mussolini alors qu’il essayait de fuir l’Italie. Le Duce, désormais terrorisé, s’était dissimulé, inutilement et sans gloire, parmi les soldats d’une colonne allemande battue en retraite et en route vers l’Allemagne.

Alberto ne savait même pas qu’un des autels de l’église était consacré à saint Jérôme. Le vieil homme arborant son insigne des chasseurs alpins sur le revers de sa veste se souvenait : “Mais oui, bien sûr. Il y a une fresque, ce doit être celle de droite. Il faut le demander à Don Mario.”

“Assieds-toi donc ici”. Alberto fit signe amicalement à la jeune fille à l’accent étranger de s’installer près de la table de pierre improvisée. Katrien ne vainquit sa réticence face à l’invitation trop complice du jeune homme qu’après un geste décidé du vieux joueur qui lui faisait place en mettant sa veste sur le petit mur du portique.

“C’est le curé de ce village-ci. On peut le trouver le matin”, lui précisa Alberto.

Depuis la première fois qu'elle était venue en Italie, à l'Université pour étrangers de Perugia, Katrien était ponctuellement étonnée par la négligence presque insolente avec laquelle les Italiens avaient l'air de ne faire qu'un avec les œuvres d'art et les paysages merveilleux du coin. Au début, elle avait pensé qu'ils étaient un peu barbares, des héritiers indignes de tant de somptuosité artistique et naturelle. Elle avait ensuite beaucoup modéré son verdict en notant que leur désinvolture était surtout le résultat d'une antique familiarité avec la catégorie de la beauté, du reste répandue un peu partout là-bas. Elle avait lu que l'Unesco situait un tiers du patrimoine artistique mondial en Italie. Puis, elle avait même fini par trouver quelque peu fastidieux le comportement didactique généralisé des Belges, ses compatriotes, face à l'art et à la nature. Leur zèle à construire un musée autour de chaque tessou ou pierre pompeusement appelés "historiques", trouvés après de laborieuses fouilles archéologiques, lui avait semblé tendrement ridicule. Elle avait aussi fini par relativiser avec quelque cruauté la pathétique passion des Belges pour leurs placides *polders*, les fermes du Plat Pays, tant adorées par son père et tellement louées à l'école. Elle était cependant encore étonnée que les deux hommes tournent presque le dos à un panorama stupéfiant qui aurait pu les éblouir pendant des heures. De surcroît, il s'agissait là de la vue décrite par Stendhal, dans sa "Chartreuse de Parme", comme l'une des plus belles de la Création. Conseillée par son professeur, Katrien avait lu la traduction italienne du roman du grand écrivain français pour pratiquer la langue. Mais peu de temps avant, elle avait lu des extraits sur Griante en langue originale pour mieux apprécier, dans sa seconde langue maternelle, la prodigieuse admiration que le Lac de Côme avait suscitée chez un auteur qui avait pourtant voyagé à travers toute l'Europe.

"Je connais plutôt bien Don Mario. Je peux te le présenter demain", dit Alberto.

"Ne vous dérangez pas", s'empressa de répondre Katrien en le vouvoyant encore, embarrassée mais flattée de l'intérêt quelque peu assidu du jeune homme brun aux yeux bleus. Elle nota immédiatement que sa barbe était fraîchement et soigneusement rasée malgré l'après-midi avancée.

"Mais il n'y a pas de quoi". Et pour atténuer légèrement son ardeur, il avait immédiatement précisé - mais en insistant sur le tutoiement - que de toute façon, le lendemain matin, il serait passé à la Mairie de Stazzona pour un certificat.

Romildo, le vieux grand-père joueur d'échecs, surnommé El Cagnun¹ depuis toujours, prêtait lui plus d'attention à la jeune fille qu'à son petit-fils. Il observait encore une fois l'éternel féminin en action. A quatre-vingt ans bien sonnés, il ne se lassait guère d'être charmé par la grâce et la promesse de bonheur qu'une jeune fille épanouie produit toujours même chez le plus obtus des hommes. Aucune porte, avait-il pensé - pas même celle de l'église la plus gardée - n'aurait pu résister à ses cils et à la pulsion séduisante de son sourire.

Tandis qu'il échangeait avantageusement sa tour contre celle de son petit-fils, Romildo épiait attentivement la technique coquette grâce à laquelle Katrien était entrée en harmonie avec Alberto. Il n'avait jamais pu comprendre à quel point l'intention et le calcul conscient pouvaient effectivement jouer un rôle dans l'œuvre séductrice des femmes. En regardant la jeune Flamande s'abandonner au récit de sa recherche - commencée en Belgique - de la peinture murale représentant saint Jérôme, le souvenir très vif des lèvres sensuelles d'une prostituée du bordel de Côme, où il se rendait souvent avant la guerre, lui était soudain revenu à l'esprit. A l'époque déjà, il s'était posé la question du côté artificiel ou de l'authenticité complaisante du sourire de Carlina de Parabiago (c'est ainsi qu'on l'appelait) à laquelle il avait même offert une montre, par reconnaissance amoureuse.

¹ En dialecte lombard, "el cagnun" signifie "le gros chien" (n.d.t)

En écoutant Katrien parler de saint Jérôme, protecteur des traducteurs sur lequel elle était en train de préparer un mémoire en langue étrangère, il revivait en un éclat l'ivresse de sa prime jeunesse quand le jeu de l'amour était la finalité de toute son existence. Plus d'un millénaire s'était écoulé, du point de vue culturel, et à peine cinquante ou soixante ans avaient été nécessaires pour passer de sa brillantine liquide au gel d'Alberto, mais il constatait rassuré que, malgré tout, rien n'avait fondamentalement changé. De la civilisation rurale et préindustrielle de ses années trente à celle dite post-industrielle des années quatre-vingt-dix, on pouvait tout avoir révolutionné sauf le désir et la recherche de l'autre sexe. Il en eut la preuve en mangeant la reine qu'Alberto avait distraitement laissée découverte. La partie était pratiquement finie. Alberto était déjà en train d'en commencer une autre.

Avec une complicité dissimulée, Romildo laissa les deux jeunes gens, vraisemblablement à leur première soirée. Il était sûr de contribuer à la naissance d'une rencontre opportune qu'il pressentait déjà comme inéluctable.

El Cagnun aimait beaucoup son petit-fils. Plus que son propre fils qu'il n'estimait à vrai dire plus depuis que, vers la fin des années soixante-dix, il était devenu fonctionnaire des Eaux et Forêts en Lombardie. Il le suspectait même de se faire verser des dessous-de-table, sur un compte numéroté en Suisse, par les agriculteurs de la plaine en échange de l'eau qui leur revenait de droit. Il ne reconnaissait pas dans le père d'Alberto le fils qu'il avait toujours désiré loyal et franc. Il n'avait bien entendu aucune preuve de sa malhonnêteté professionnelle, mais l'arrogance de son langage châtié et perfide lui suffisait pour le mépriser. Il en avait largement assez de son charabia de politicard et de technocrate. Du reste, il le disait toujours, "il faut se méfier des gens avec lesquels on ne peut pas parler en dialecte." Par contre, avec Alberto, il parlait presque toujours en patois. Et depuis qu'il avait plaqué "cette conne de Letizia, celle qui se mettait en congé maladie pour aller à Milan aux manifestations des étudiants gauchistes du Leoncavallo", Alberto passait souvent ses week-ends avec lui au bord du lac à pêcher ou à jouer aux échecs. Ou encore à préparer le rôti de veau. Son grand-père considérait qu'il était plus qu'un convalescent, en train de vivre une sorte de mutation culturelle dont il ne connaissait pas toutes les données. Il devait bien sûr se remettre de sa rupture sentimentale, mais il estimait qu'il devait surtout se reconstruire en traversant une autre crise bien plus profonde. La raison qui l'avait éloigné de la triste gaîté de Letizia concernait non seulement la sphère de ses relations sentimentales, mais surtout celles de la culture et de la politique.

La seule dimension qui ne changeait pas pour lui était celle de son activité de graphiste publicitaire. Et même, il venait de se consacrer à son travail avec une plus grande disponibilité d'énergie. Il avait commencé à utiliser les techniques du graphisme par ordinateur. Son Macintosh, un vrai monstre chronophage, en arrivait à illuminer ses soirées en lui faisant oublier le temps passé devant l'écran magique de toute-puissance colorée. Il travaillait ainsi plus de dix heures par jour avec un léger plaisir qui avait positivement surpris ses deux associés du Studio Editing. Ce n'était pas sans réticence qu'ils l'avaient accueilli dans la société à peine fondée. Ils soutenaient l'idée qu'il aurait dû être, sinon entrepreneur, au moins *intrapreneur* et se comporter en associé à tous les égards. Après une première période très peu encourageante, en réalité ils n'avaient pas été déçus.

De surcroît, Alberto ne supportait plus ni les conversations pseudo-psychologiques des féministes d'arrière-garde ni celles apparemment "transgressives" (mais en réalité parasitaires) de Letizia. La sous-culture vénéralisée et anti-productiviste, fondée sur les "besoins" (illimités) de l'individu qui ne sont jamais confrontés aux possibilités (elles limitées) de les satisfaire, le dégoûtait désormais profondément. Et l'irresponsabilité

revendicationnelle du soi-disant “droit au bonheur” provoquait chez lui des excès de rage justicière contre la fourberie de ceux qui prétendent tout quémander et tout obtenir “de droit”.

Dans le travail et dans la production de biens, il était depuis quelque temps convaincu que le devoir éthique principal était de ne rien demander à personne et surtout pas à l’Etat. En outre, il voyait dans la création de la valeur ajoutée et donc dans l’ajout de valeur à la Création, la seule chose que chacun eut dû exiger de soi-même pour en assurer les autres. Il avait donc ainsi appris à classer les individus sur la base de leur rapport production-consommation. En excluant naturellement les enfants, les vrais vieux (pas les prépensionnés) et les handicapés, Alberto avait dû constater que les personnes disposant d’un budget en actif étaient très peu nombreuses. Presque toutes consommaient plus de ce qu’elles produisaient, même sur le plan culturel et sentimental.

“Voilà à quoi tient la crise économique dont on ne finit jamais de donner des explications macro-économiques aussi érudites qu’improbables. En réalité - pensait-il - les choses ne peuvent être que beaucoup plus simples. Il suffirait d’un peu de bon sens: on ne peut pas dépenser tout ce que l’on a gagné. Les premiers hommes préhistoriques dotés de raison ont fondé la civilisation sur ce principe élémentaire. C’est en mettant de côté les graines pour les planter, au lieu de les manger, qu’a été créée l’agriculture. Par contre, les générations qui se sont succédées après les années 60 ont englouti tout ce qui était disponible et tout ce qu’ils avaient pu acheter à crédit. Pourquoi donc s’étonner de la crise et du chômage qui en résulte? Pour faire face aux exigences des nouveaux marchés et, par conséquent, créer des emplois, il faut avoir de l’argent prudemment épargné à investir ou disposer de capitaux à crédit prêtés ad hoc.”

Alberto ne pouvait parler, en quelque sorte, de ces sujets qu’avec son grand-père Romildo. Ses anciens amis le traitaient désormais de yuppie à la fois abruti et paysan. Il avait par ailleurs craint de tomber dans un simplisme très limitatif qui rendait tout abusivement clair. Mais il n’était certainement plus disposé à suivre les règles économiques obsolètes du marxisme soft. L’idéalisme de Croce ou le matérialisme marxiste s’étaient déjà émiettés sous ses yeux. Il lisait Hayek, Tremonti et essayait surtout de s’informer sur les économistes américains qui critiquaient le modèle socio-politique de l’Idéal Typus. Grand-père Romildo n’étant du reste pas capable de se positionner en interlocuteur critique - il n’avait aucune notion de culture économique - lui servait d’auditeur involontaire durant ses recherches politiques solitaires. En outre, Alberto se méfiait scrupuleusement de tous les “experts” plus ou moins accrédités. Désormais, il savait qu’ils étaient hypocrites et désespérément incompetents. Surtout ceux de gauche.

Avec son grand-père il parlait, mais il pouvait beaucoup réfléchir à ces choses de façon détendue et dans une tranquillité absolue. A défaut de pouvoir arriver avec lui à une systématisation unitaire et probante de ses nouvelles conceptions, il sentait qu’il avait été définitivement conquis par El Cagnun le jour où, revenant de sa maison sur la montagne, il s’était confié à lui comme jamais auparavant: “Tu vois Alberto, moi et ton idiot de père nous appartenons aux générations les plus ignobles qui aient jamais existées sur terre. Deux générations égoïstes qui ont fini par faire des enfants pour garantir leurs pensions et par refileur une dette de cinquante millions à chacun déjà bien dilapidés. Et pas un seul million n’a vraiment été investi pour le futur. En plus, en nous soignant outre mesure et en nous faisant mener une belle vie bien assistée, vous devrez vous résigner à nous entretenir vingt ans de plus avec les pensions que nous nous sommes octroyées et que vous ne pourrez jamais vous permettre. Et l’héritage, s’il en reste quelque chose, vous en profiterez seulement quand il sera trop tard pour vous”.

“Mais grand-père, personne ne pense à l’héritage.”

“Je n’en serais pas aussi sûr. Moi, j’ai honte d’appartenir à cette double génération qui a fait - comme le dit si bien Bocca - de l’hédonisme miteux la bannière de son horrible cleptocratie. Celle de *Tangentopoli*², commencée avant le président Leone déchu, en passant par le premier ministre voyou Craxi et Gardini l’entrepreneur suicidaire, n’est autre qu’une distillation de la grande vendange faite à tes frais pendant trente ans. Regarde par exemple ce parasite qu’est ta tante Patrizia: elle a quarante et un ans, mais elle est déjà pensionnée depuis trois ans. C’est toi qui devra entretenir cette ex-petite fonctionnaire dorée pendant cinquante autres années au coût de presque un million de lires par mois.”

“C’est ce que j’ai remarqué moi aussi depuis peu, penses-tu! Avant qu’elle n’obtienne sa pension, je lui avais même dit être d’accord avec elle. Et j’utilisais ses arguments lobotomisés selon lesquels sa prépension aurait créé une place de travail pour une autre enseignante! J’ai honte de ma stupidité.”

“Ou alors, poursuivait El Cagnun, regarde ton malheureux père. Où crois-tu qu’il trouve l’argent pour sa barque en Ligurie? Depuis cinq ans, il fait le lèche-bottes de Gerosa. Ce rustre mécréant est sans doute le politicien bigot le plus délinquant de la Région. Et bien, crois-tu qu’il ait vraiment la moindre crainte de Dieu? Tu le sais, depuis qu’il fait partie du consortium de l’aqueduc, il s’est acheté la villa les pieds dans l’eau à Portovenere, mais je crois qu’il est aussi resté lié à vie à ce requin de sacristie. Tu reconnaîtra que je n’ai jamais mis les pieds, moi, entre ces quatre murs liguriens probablement payés depuis Lugano.”

“Papa en est très contrarié.”

“Si tu savais comme je m’en fous! Quand tu jouais à l’extraparlémentaire de gauche, au fond, j’étais de ton côté. Mieux vaut s’afficher léniniste et honnête qu’être une grenouille de bénitier en Mercedes turbo et un misérable petit mafieux. A vingt-six ans, il faut bien que je t’explique certaines choses.”

Alberto l’écoutait et se demandait pourquoi ils n’étaient pas restés plus proches durant les années où il était à l’académie d’arts graphiques de Brera. L’avis qu’ils partageaient sur la pension “baby” de la tantine toujours en voyage et sur le niveau de vie de son père bien trop rampant pour être un médiocre ingénieur parastatal, effaçait complètement les cinquante-cinq ans qui le séparaient de son grand-père. Il lui sembla même, dès ce dimanche, que sa conception philosophique avait été remise en question de façon particulièrement radicale. Il avait ainsi accéléré la critique pratique de son existence en profitant de la compagnie paisible du vieux chasseur des Alpes et en essayant de ne jamais rester trop loin d’une méditative bouteille de Sassella. “In vino veritas”, répétait El Cagnun de façon prévisible mais non sans pertinence, tout en en débouchant une, sans perdre pour autant le fil de la conversation.

Katrien, le visage très légèrement maquillé, était assise en face d’Alberto à une table en châtaignier massif. Elle n’était séparée de lui que par une bouteille de vin rouge de la Valtellina, qui n’aurait d’ailleurs pu manquer. La Flamande n’avait su résister longtemps à l’invitation à dîner dans l’Ænothèque du Port de Domaso, ce village où elle faisait du camping avec une amie sur le bord du lac. Elles étaient arrivées quelques jours plus tôt accompagnant les parents très jeunes de sa copine, Chantal, grands amateurs de voile à Domaso. L’envie de montrer à son amie le trophée qu’elle avait à peine conquis n’était

² *Tangentopoli*: littéralement, le pays des pots de vin, le système généralisé de corruption par les partis politiques et l’administration de l’Etat.

pas étrangère à l'acceptation de l'invitation. Bien entendu, Chantal n'aurait jamais pu imaginer que l'on puisse pêcher un exemplaire d'homme aussi séduisant en visitant des églises de montagne à la recherche de fresques représentant le premier traducteur latin de la Bible. Rien de tel ne lui était arrivé même après s'être fait dorer en monokini pendant quatre jours sur la plage.

Une fois assis à table, Alberto n'avait plus aucune position tactique à rechercher. Il ne voulait pas en faire trop. Il laissa donc l'initiative à Katrien. La femme-de-paroles, la polyglotte, prit en main immédiatement le fil de la conversation dominant ainsi l'homme-à-images, le graphiste esthète. Son ton était désinvolte. Amicalement, Alberto donnait le contrepoint avec une tonalité majeure et concave. La féminité de Katrien était complètement dépourvue des oripeaux idéologiques auxquels il était habitué avec Letizia et ses amies soi-disant cultivées. Sa fraîcheur l'avait conduit dans un monde d'une simplicité linéaire qu'il recherchait depuis longtemps, loin des névroses souvent hystériques des amies militant en permanence. Tout au long de son chemin, il n'avait trouvé de compréhension que de la part de son grand-père Romildo. La légèreté de Katrien, paradoxalement, l'impliquait totalement. Son authenticité gracieuse avait commencé à le mettre en jeu de façon globale.

C'est ainsi, en l'écoutant, sa relation avec une femme mariée de Milan - relation d'ailleurs poursuivie par inertie - lui était parue plus que jamais contrefaite. "Une poule de luxe aux belles plumes", avait-il pensé à leur première rencontre. Cela s'était passé lors d'un casting de petites filles pour une publicité de biscuits dont il préparait justement le restyling du logo. La fillette, plutôt inexpressive, n'avait pas été sélectionnée pour le spot. La mère s'était consolée en choisissant Alberto comme agrément ponctuellement hebdomadaire, toujours très expéditif voire même brusque. Une copulation quelque peu dépassionnée et fondamentalement hygiénique, le mercredi entre dix et douze heures. Seules variations : les périodes d'abstinence correspondant aux vacances en famille ou encore les semaines "à deux secousses" quand Madame faisait un caprice avant de se rendre au marché du quartier. C'est ainsi qu'avec ses tranches de veau et son jambon à l'os, l'ange du foyer faisait sa provision d'émotions tout aussi charnelles qu'Alberto dispensait avec une vitalité complaisante.

En réalité, même après presque un an, ils se connaissaient à peine. Leurs rencontres se déroulaient avec une raréfaction verbale des plus reposantes dans une sorte d'exubérance musculaire qui ne manquait pas de rigueur esthétique. De véritables "body performances" sans complications psychologiques. Les deux corps se rendaient hommage dans une sorte de rite apollinien, dans une totale irresponsabilité et en dehors de toute dimension temporelle.

Leur relation n'avait presque pas d'histoire, mais elle aurait paradoxalement fini par développer une certaine pureté voluptueuse si elle n'avait pas duré un peu trop longtemps. Alberto avait déjà commencé à craindre le jour où - ne fût-ce que par risque de défaillance - il n'aurait pu célébrer virilement le rite priapique avec la belle bacchante métropolitaine.

Katrien continuait de lui parler. Elle lui avait déjà expliqué comment, pendant chacun de ses voyages, elle ne perdait jamais l'occasion de se documenter et d'aller voir les tableaux représentant saint Jérôme. Celui de Léonard de Vinci au Louvre ou celui d'Antonello da Messina à la National Gallery. Ou encore, la gravure de Dürer qui est presque cachée à Norwich dans une collection privée.

"Maintenant je m'en souviens, je connais moi aussi celui d'Antonello. Le saint est représenté assis sur une chaire devant une écriture. J'en ai une reproduction dans mon studio. Sa niche est encadrée dans une architecture catalane très harmonieuse où est représenté un paon."

"Et un lion en arrière-plan. C'est le tableau que je préfère."

“Le lion ?”, demanda Alberto.

“Il y a souvent un lion. On raconte que saint Jérôme lui aurait ôté une épine de la patte. Par reconnaissance, la bête était restée fidèle au saint qui, il y a plus de mille cinq cents ans, était un grand polyglotte et un modèle d’érudition. Il connaissait très bien le grec et l’hébreu.”

“Ah oui, la traduction de la Bible, la Vulgate.”

“C’est exact. Mais saint Jérôme est aussi intéressant pour une autre raison. Il a mené une double vie. Au début, il a fait une carrière publique de premier ordre. Il était secrétaire du pape et dirigeait des missions délicates en Gaule, près de chez moi, ainsi qu’à Jérusalem. Un véritable Kissinger pour son époque. Il se retira ensuite pour mener une vie ascétique dans le désert. Ma thèse est que ces deux dimensions ne se succèdent pas uniquement de façon chronologique mais qu’elles sont permanentes, dans la continuité de sa vie. Comme d’ailleurs dans la vie de tout traducteur qui se respecte.”

Alberto croyait rêver. Cela faisait deux ans qu’il parlait toujours avec des filles très fières d’être politiquement engagées et qui fumaient machinalement jusqu’à deux douzaines de cigarettes pestilentielles par jour, en mâchonnant des phrases pleines d’anacoluthes et d’illogismes lamentables. Elles étaient plus habitées par l’envie de vivre que par la vie elle-même, elles avaient plus le goût du pouvoir que celui de la séduction et leur sensualité était bien plus angoissante qu’erotique. Katrien parlait avec maîtrise, bien que l’on ait pu noter qu’elle arrivait difficilement à vraiment tout traduire : l’italien n’en restait pas moins sa quatrième langue après le néerlandais, le français et l’anglais. Elle exprimait des observations sensées, logiques, avec une grande vivacité “intellective” mais sans ostentation intellectuelle. La passion dont elle était animée apparaissait objectivée, inscrite dans un enthousiasme justifié et intelligible. C’était sans doute dû à la discipline et à l’enseignement de l’école belge, à sa culture germanique. Ou alors, ça dépendait peut-être de la grande tradition francophone de la conversation, de cet habitude dialogique rationnelle et brillante : son père, bien que flamand, avait été élevé en français comme il était d’usage dans de nombreuses familles bourgeoises du Gand néerlandophone.

Les extrémistes flamands appelaient non sans mépris *franskiljon* les compatriotes appartenants à ces familles qui “trahissaient” dans leur bilinguisme parfait la culture germanique de la langue néerlandaise. A leur tour, les flamingants - c’est ainsi que sont appelés les flamands ultranationalistes et sécessionnistes - n’ont jamais pu digérer, par exemple, que leur héros national, Tjil Uilenspiegel, ait été immortalisé dans le roman de l’écrivain flamand De Coster en français. Pendant des siècles la culture et la convivialité s’étaient incarnées dans le verbe raffiné de Voltaire et de Flaubert.

Il n’en restait pas moins qu’Alberto était séduit par les paroles minerviennes de Katrien. D’autant plus que son explication de la double vie de saint Jérôme, à la fois mondaine et contemplative, se présentait prodigieusement concordante et à propos avec sa crise.

Entretemps, il avait aussi découvert une légère fossette sur le menton de Katrien qui, se voyant bien écoutée, s’était laissée aller avec loquacité. Le troisième verre, avec son parfum typique d’éther bien vieilli, y avait sans doute contribué.

Avant de sortir sur le ponton, Katrien se fit même expliquer par le cuisinier, avec un intérêt gourmand, quelles étaient les légumes qu’il avait mis dans le boeuf braisé dont elle avait commandé une autre belle tranche.

Alberto ne savait plus très bien quoi faire. Mais il savait avec certitude qu’il n’aurait pu se donner corps et âme à quoi que ce soit d’autre: il aurait aimé Katrien à tout prix et par dessus tout.

La journée chaude s'était complètement rendue à la *breva*, ce vent léger qui de Menaggio et Gravedona remonte le lac jusqu'à l'embouchure de l'Adda. La fraîcheur du soir était bercée par le ressac des ondes légères du lac où ne se détachaient que les ombres des barques à peine illuminées des pêcheurs. Appuyés au petit mur du môle, les deux jeunes gens étaient passés aux confidences amusées, au récit réciproque et nuancé de leurs propres dégoûts : en bon esthète, Alberto savait bien que c'est toujours à partir des dégoûts qu'on accorde ses goûts.

Le périmètre du lac était dessiné par les petites perles jaillies des réverbères des avenues se succédant au bord de lac pour les promenades: Colico, Gravedona, Dongio, Menaggio, jusqu'à La Tremezzina. Et tout autour, les petites lumières des innombrables maisons et chalets, enchantés de regarder le lac à peine éclairé par une demi-lune en phase croissante.

“Sers-moi de guide, indique-moi où se trouve l'église de Brenzio, celle de cet après-midi.” Avec désinvolture, Katrien avait saisi de sa main droite celle d'Alberto en la levant vers la montagne et, l'index de la main gauche pointé en l'air, elle lui montrait comment faire. Dans ce mouvement quelque peu maladroit et singulièrement intime, son sein s'écrasa un peu trop longtemps sur le bras nu d'Alberto pour qu'il puisse considérer la collision comme fortuite. C'était la première fois que leurs deux corps se touchaient. Katrien était en train de découvrir un obscur désir de comprendre si ses sensations physiques pouvaient elles aussi s'accorder avec la disponibilité qui s'était manifestée à son esprit presque immédiatement, lors de la première rencontre près de l'église. Elle voulait vaguement savoir si cette attraction pouvait résister à la vérité du contact épidermique. L'apathie physique lui avait toujours révélé très rapidement la consistance de ses béguins. Habitée par son tempérament et par son éducation à rationaliser ses relations, elle savait qu'elle avait besoin d'une confirmation sans équivoque de ses sens. Avec Alberto, elle avait très vite senti qu'elle n'aurait pas dû se forcer pour lui céder. C'était sans doute la première image qu'elle s'était faite de lui - celle d'un joueur d'échecs absorbé et à la fois rêveur - qui avait fait naître ce sentiment décidément poétique et séduisant. L'image d'un jeune homme silencieux, tranquillement concentré, en compagnie de son vieux grand-père sous une voûte du XVe siècle dans un paysage luxuriant et non contaminé, cette image symbolique et sublime, elle n'aurait jamais pu l'oublier.

Alberto, au lieu de la suivre avec l'index en direction du flanc de la montagne, l'embrassa en l'entraînant légèrement vers lui. Pas tant parce qu'il l'eût décidé mais plutôt parce qu'il ne voulut pas, ne sut pas faire autrement. Katrien remarqua sa timidité émotive contrastant avec l'impression d'une expérience virile qui émanait de sa personne. Elle avait reconnu en Alberto, ce genre d'homme auquel tout devenait facile et qui ne devait jamais rien demander. Il devait seulement être là et les autres n'avaient rien de mieux à faire que de se consacrer à sa grâce comme si c'était la plus naturelle des choses. Les beaux hommes avaient toujours plu à Katrien pour autant qu'ils n'affichent pas leur irrésistible séduction.

Le lendemain matin, le soleil déjà bien haut dans le ciel, Katrien prenait son petit déjeuner à la terrasse de l'Auberge de Jeunesse, sur le bord du lac. La *breva*, la petite brise, ne s'était pas encore levée et le miroir de l'eau était encore parfait. Seules arrivaient les vagues du bateau qui venait de passer devant l'Abbaye de Piona construite en face de Domaso. Son amie Chantal, quelque peu vexée de n'avoir pas pu recueillir les confidences détaillées sur la soirée, l'avait bien vite laissée seule à sa table, à regarder rêveusement le Legnone, la montagne de deux mille mètres qui monte à pic derrière

Colico, sur la pointe du lac. Bien que disposée à aller plus loin, Katrien ne regrettait pas la réserve contrôlée d'Alberto. Il l'avait accompagnée très tôt en lui donnant rendez-vous le lendemain matin. Ils s'étaient embrassés mais Alberto avait pris soin de ne pas s'attarder trop longtemps sur ses lèvres.

Elle le vit arriver d'un pas léger, portant des lunettes de soleil, des mocassins bien cirés, un jeans et une chemise très colorée. Katrien pensa tout de suite au portrait de l'ange de Wim Wenders. Elle se dit qu'il existait chez certains garçons une beauté pleine de grâce que seule la splendeur de la plus belle des femmes aurait pu égaler.

"Alors tu as bien dormi? Tu es prête pour Don Mario?" Et tout en l'embrassant sur la fossette, il lui prit l'index et, en imitant le geste de la veille, il le pointa gracieusement en direction de Brenzio et de Stazzona. Dans la voiture, ravi de pouvoir repartir du point où ils s'étaient quittés, il commença à lui indiquer en plein soleil les lieux qu'elle voulait qu'il lui décrive de nuit.

"Voilà, tu vois celle-là, c'est la ferme-villa de Miglio, le théoricien constitutionnaliste des fédéralistes."

"Ah, celui qui est raciste et sécessionniste", s'exclama Katrien.

"Raciste et sécessionniste? Pas du tout. On n'est quand même pas au *Vlaams Blok* d'Anvers ici. Il suffirait aux intellectuels et aux journalistes belges, sans parler des français, de boire rien qu'un peu de son vin rouge pour s'en convaincre. Tu vois ces vignes? En général, les francophones appliquent à l'Italie, du haut de leur présomption habituelle, les schémas interprétatifs et les critères d'évaluation qu'ils utilisent - souvent même à tort - en France ou en Belgique".

"Et pourtant ils aiment beaucoup l'Italie", essaya de mitiger un peu Katrien.

"Je n'en serais pas aussi sûr. Quand on aime sans connaître, on risque une relation auto-érotique." Alberto se rendit compte trop tard du singulier double sens que cette dernière phrase allait produire dans le contexte de leur relation alors si peu découverte et construite. Katrien au contraire, y trouva une explication flatteuse aux réticences du soir précédent.

"Le fait est que, même s'ils n'ont pu réussir à accéder au pouvoir dans aucun pays européen, les marxistes ont exercé une hégémonie totale sur l'intelligentsia politique et culturelle, même sur la plus modérée."

"Mais toi, n'étais-tu pas aussi de gauche?"

"J'y suis resté beaucoup trop longtemps, jusqu'à il y a quelques mois. J'avais même une copine qui est restée parmi les militants d'extrême-gauche et qui m'a l'air d'être à présent à des années-lumière."

Avant d'entrer à Stazzona, Alberto passa rapidement devant la grille de la maison de son grand-père Romildo. "Nous, on va chez Don Mario. Tu veux que je te dépose?" Le vieil alpin était dans le jardin où il cueillait de la roquette pour la salade et quelques blettes pour le *minestrone*. Avec lui il y avait aussi Giovanni, son vieil ami de toujours. On l'appelait *El Crapun*³ sans que personne sache plus pourquoi. C'était lui qui après la guerre se promenait avec des sabots fabriqués avec le ceinturon de Mussolini. *El Crapun*, lui aussi faisait partie des partisans de Dongo et, d'après ses dires, le ceinturon du Duce n'aurait pu trouver utilité plus digne.

"Non, allez-y et dites à Don Mario de penser à marier les jeunes gens au lieu de préparer les funérailles des vieux." Après quoi, il se toucha au niveau de la braguette pour éloigner le mauvais sort.

"Quand on a dépassé quatre-vingts ans - pensa la fille - même les gestes vulgaires acquièrent une valeur bonnement tendre."

³ *El Crapun*: littéralement, en dialecte lombard, "la grosse tête" mais cela signifie surtout "tête de mule"(n.d.t)

Katrien découvrait ainsi une Italie vraiment inconnue et surprenante. Et quelle ne fut pas sa stupeur quand Alberto lui expliqua que *El Crapun* n'avait jamais démenti les ragots selon lesquels il aurait caché quelque part le mythique trésor de Dongo que le Duce emportait avec Claretta, son épouse, vers l'Allemagne. Churchill en personne était venu, lui aussi, à Domaso pour le chercher. On dit qu'il voulait récupérer les documents secrets le concernant et qu'il souhaitait ne pas les divulguer. Le scepticisme du peuple envers les tout-puissants a des bases bien matérielles.

“Maintenant je vais te présenter Don Mario. Je le connais depuis que je suis parti faire mon service militaire. Avant d'être enrôlé, je m'étais accordé des vacances et nous nous rencontrions presque tous les jours dans un club que quelques jeunes de la région avaient créé. Ainsi, j'ai eu des contacts brefs mais intenses avec lui. Letizia, mon amie à l'époque, s'était mise en congé maladie comme d'habitude et était venue elle aussi. On avait souvent des discussions passionnées pendant lesquelles on parlait, avec peu de méthode, indifféremment d'eschatologie et de politique, de culture et d'économie. J'en ai quand même gardé un bon souvenir.”

Katrien l'écoutait étonnée. Elle avait presque oublié que le but de leur ballade en voiture jusqu'au village perché là-haut était sa paisible recherche sur saint Jérôme. Elle était en train de déceler une vitalité politique non suspectée qu'elle n'avait jamais eu vraiment l'occasion d'approcher.

Sa chère Belgique l'avait habituée à des rapports superficiels et dépassionnalisés avec la chose publique. Une approche de la *polis*, en tant que ville humaine, très raréfiée et dépouillée. Le niveau de démocratie sociale et l'étatisme politico-économique étaient tellement avancés, c'est-à-dire tellement bureaucratisés, que s'occuper activement de politique était considéré comme un exercice inusuel: quand tout est institutionnalisé et minutieusement structuré, il apparaît ridicule ou inutile de parler de politique si l'on n'est pas des professionnels.

Si d'un côté Katrien comprenait à quel point les positions idéologiques en Italie étaient souvent archaïques, d'un autre côté elle devait prendre acte de cette saine vitalité humaniste aux antipodes de la culture technocratique et déresponsabilisante propre à l'étatisme endémique. Ou mieux encore, propre au socialisme réel.

Ainsi, assister presque muette à la rencontre entre Don Mario et Alberto ne l'ennuya pas le moins du monde. Elle comprit par ailleurs, dès le début, que le vieux prêtre avait des positions sympathiquement mais substantiellement schismatiques. Le bon curé revendiquait la nécessité de créer dans l'Eglise des institutions “de base” de type démocratique. Katrien, qui était catholique comme un Belge peut encore de nos jours être citoyen romain, savait bien, de toute façon, que parler de démocratie au sein de l'Eglise (surtout dans l'Eglise romaine) revenait à assimiler, en théologie, le principe du corps mystique à la dictature du prolétariat. “S'il existe une institution - pensait-elle - qui n'a rien, mais vraiment rien à voir avec la démocratie, c'est bien l'Eglise catholique.”

Elle se garda bien d'exprimer ses observations au curé quelque peu hétérodoxe, se réservant d'en parler d'abord prudemment à Alberto. Et puis, elle attendait l'occasion d'introduire dans la conversation son Saint Traducteur beaucoup plus pertinent, du reste, que les fantaisies soi-disant démocratiques du prêtre, généreux mais canoniquement protestant et complètement désorienté du point de vue doctrinal.

Sans donc laisser voir que le Grand Saint, plutôt mystique ascète que politique et contestateur, se serait retourné dans sa tombe s'il avait entendu un dixième de ce que venait de dire Don Mario, Katrien réussit à dévier le discours de la réforme de Vatican II vers une question curieuse. “Quel est, selon vous Don Mario, l'explication du mythe de l'épine plantée dans la patte du lion de saint Jérôme et de son intervention?”

Visiblement, le prêtre n'avait jamais réfléchi à la chose et était resté plutôt embarrassé face à la question. Il avait l'air de regarder pour la première fois la jeune fille. Il l'avait trop vite prise pour une gauchiste militante, une contestatrice systématique, du genre de Letizia. Il ne savait pas quoi répondre et restait muet pour la première fois depuis le début de la rencontre. Ses pensées, qui couraient toutes dans la direction "peuple de Dieu en opposition avec la hiérarchie ecclésiastique" avaient été refrénées tellement rapidement qu'on les voyait presque catapultées toutes ensemble sur son front chauve, brillant depuis des lustres.

"Là comme ça, je ne saurais dire", réussit à balbutier le prêtre. Puis reprenant sa faconde habituelle: "Il s'agit peut-être d'une dévotion populaire au Saint chirurgien. Sur une fresque de l'Oratoire de Vergosio, saint Jérôme est représenté aux côtés de saint Roque qui a une jambe ulcérée. Il doit y avoir un rapport avec la patte blessée du lion."

"L'Oratoire de Vergosio. Où se trouve-t-il?" demanda immédiatement Katrien très intéressée bien que peu convaincue par l'explication médicale du prêtre.

"Ici, au-dessus du village, au milieu des bois, il y a une chapelle du XVI^e siècle avec des tableaux de valeur comme du reste dans plusieurs églises de la région. Vous savez, lors du schisme luthérien, nous avons dû, nous gens de l'Eglise catholique, défendre notre foi en construisant de nombreuses églises et en fondant, de ce côté de la frontière avec la Suisse réformée, beaucoup de monastères de foi très orthodoxe et très fiable, en essayant de rester fidèles au Concile de Trente."

"Vous n'allez quand même pas devenir contre-réformiste maintenant Don Mario?"

"Mais non, tu ne dois pas plaisanter avec ces choses-là, Alberto. L'unité de l'Eglise est le bien le plus précieux que nous ayons. Unam, sanctam et catholicam."

Katrien s'amusait énormément. Voilà l'Italie qu'elle connaissait bien : contradictoire dans son anarchie et capable de grands dévouements (et de grandes œuvres) mais uniquement dans les cas exceptionnels. Don Mario, quelque peu hérétique (sans le savoir), se déclarait être le vaillant défenseur de l'orthodoxie catholique contre les luthériens schismatiques bien qu'ils n'étaient pas plus hétérodoxes que lui.

"Et la fresque de Brenzio, Don Mario?"

"Ah, elle est complètement abîmée. Regardez donc ici mademoiselle." Et il alla chercher son album-photos. Vous voyez, on l'aperçoit à peine sous les martelages. C'est de cette façon qu'on restaurait au XVIII^e siècle: à coup de pioche."

Le prêtre avait montré de nombreuses photos de l'église dédiée à saint Jean Baptiste. C'était évident: aller sur place pour constater le désastre ne valait vraiment pas la peine.

Il était déjà midi passé. Ils prirent congé et Alberto se fit accompagner par Katrien pour aller faire des courses. Bresaola⁴, salami, fromage, pain, fruits et vin. Leur destination : le chalet à plus de mille mètres avec panorama sur le lac à perte de vue.

"Tu vois, aujourd'hui on distingue même la Madonnina du Dôme de Milan. Regarde." Alberto passa ses jumelles à Katrien tandis qu'il s'apprêtait à disposer la nourriture sur la table sous la tonnelle.

"Mon studio graphique se trouve là à droite, là où tu vois le gratte-ciel." Alberto lui parlait comme si elle voyait vraiment - à presque cent kilomètres - l'emplacement de son Studio Editing. Tout en lavant les fruits dans la fontaine de la source, il sentait qu'il était

⁴ Bresaola: viande de boeuf séchée dite également viande des Grisons, région proche du lac de Côme au-delà de la frontière suisse.(n.d.t)

heureux de l'avoir attirée là-haut, seuls, avec les premiers voisins à plus de cinq cent mètres : une autre maison qui avait l'air de ne pas être habitée.

“C'est quoi ces ruines?”

“Ce sont celles de la vieille maison après l'incendie. Les fascistes l'ont incendiée pour se venger de ceux qui en avaient fait une base de partisans. Grand-père Romildo les avait rejoint après le fameux 8 septembre 43, juste après avoir abandonné l'armée de Badoglio, quand le régime avait commencé à s'écrouler totalement. Les autres antifascistes ne s'y étaient d'ailleurs pas pris beaucoup plus tôt que lui. C'est seulement après vingt ans qu'il a pu reconstruire sa maison brique après brique et pierre sur pierre. Pendant deux ans, il n'y a pas eu un week-end qu'ils n'aient consacré, lui et ses amis maçons, à leurs pioches et à leurs truelles.

“Ton grand-père me plaît de plus en plus. Il est communiste?”

“Mais non voyons! Il avait toujours voté pour la droite, et à présent il est sympathisant de Forza Italia.”

Katrien recommençait à ne plus rien comprendre : comment pouvait-on être partisan et fasciste à la fois, pour ensuite se rapprocher du parti des libéraux?

“Non, pas en même temps. En Italie, durant les vingt années de fascisme, les résistants étaient très rares, quoiqu'on en dise. D'ailleurs, chez toi en Belgique, et surtout en Flandre, c'était encore pire. Les partisans, peu nombreux, se sont fait voir pour la plupart uniquement au dernier moment. Et rares n'étaient pas ceux qui étaient des fascistes tièdes ou passifs peu de temps avant.”

Au lieu de manger face à lui, Katrien s'était assise près d'Alberto. A l'ombre, sous le treillage de kiwis, ils parlaient en regardant l'immense panorama du lac. Au loin, les montagnes de la Valsassina dessinaient dans le ciel la ligne grise formée par les crêtes rocheuses.

“Mais alors, pourquoi votait-il pour la droite puisque les fascistes lui avaient même brûlé sa maison?”

“Par mépris et par dégoût de la prosopopée de tous les antifascistes de dernière heure. Plutôt que d'accréditer la rhétorique emphatique et pompeuse de la *guerre de libération partisane et révolutionnaire*, il avait préféré se mettre du côté des perdants en respectant rigoureusement la démocratie et le jeu parlementaire.”

“Alors, il a toujours fait parti de l'opposition?”

“C'est exactement ça. Tandis que ses ex-amis ont tiré profit de leur antifascisme tardif voire même de pacotille, il a préféré lui se faire passer pour un original sinon pour un néo-fasciste plutôt que de vanter un passé de grand et glorieux résistant. Rares sont ceux qui lui sont restés proches et fidèles. Mais tous l'ont toujours respecté, malgré tout.”

“Ton grand-père continue à me plaire de plus en plus. Je crois comprendre pourquoi on l'appelle *El Cagnun*”.

Tout en parlant, elle se serra contre lui comme si elle voulait aussi embrasser de tout son corps la fière solitude du vieil alpin.

Alberto avait attendu ce moment en conduisant Katrien dans son univers le plus intime. Le moment de lui faire l'amour était arrivé.

Il s'y employèrent passionnément jusqu'au soir. Puis, vidés de toute volonté, ils s'endormirent, plongeant ainsi dans un sommeil enfantin.

Ce fut Katrien qui se réveilla la première à cause d'un léger frisson de froid que la tombée du jour faisait flotter dans la pièce. Se couvrant d'un pull du grand-père, elle sortit sur la terrasse pour bien graver dans sa mémoire le sentiment de bonheur parfait avec

lequel elle s'était levée. Elle rentra pour poser la couverture sur Alberto et, avant de préparer le café, elle s'attarda, encore s'enivrant du silence le plus léger qu'elle n'ait jamais pu entendre. Elle pensait à Jean d'Ormesson qui regrettait, à la fin de son dernier livre *La douane de mer*, de ne pas avoir eu le temps de parler à son ami extraterrestre des beautés de Bellagio. Elle pensait à Alberto: elle était sûre maintenant de pouvoir le faire sien et le rendre heureux.

Elle lui apporta une grande tasse de café pour le faire revenir vers elle, lui prouver sa reconnaissance. Elle voulait qu'il sente qu'elle était là avec lui, qu'elle ne désirait rien d'autre. Elle voulait encore en avoir une confirmation par des caresses. Et avec des mots, mis au futur cette fois.

Ils restèrent là à parler jusqu'à pouvoir compter les étoiles. Elle lui posa des questions sur son travail, sur ses associés, sur leurs projets. Elle lui parla de ses projets pour terminer ses études de traductrice par son mémoire. De ses amis flamands et francophones. De ses premières expériences de travail. Puis ils se laissèrent engloutir par la nuit, dans le parfum âcre de la chair.

Ils furent réveillés par les chèvres que personne n'emmenait paître. Elles erraient sauvages dans les alentours depuis que, deux ans plus tôt, grâce à une subvention importante de la Communauté européenne, on avait construit une énorme étable, suréquipée et inutile, qui n'avait d'ailleurs jamais vraiment été utilisée. Le "projet" prévoyait aussi une fromagerie fantomatique, jamais terminée, pour la production d'improbables, voire impossibles, fromages de chèvre. Un petit chef- d'œuvre de clientélisme politique, de fraude, de gaspillage et de dégradation écologique. Grand-père Romildo, pour protéger son berceau et ne pas se laisser brouter ses petits pois dans son potager par ces bêtes ignares et crapuleuses, avait dû planter une clôture près de la maison bien qu'étant propriétaire de presque un hectare. En montagne, dans cette région, on ne clôture jamais son propre terrain.

En se levant, Katrien pensa immédiatement à Chantal. Elle devait lui téléphoner. Du reste, Alberto lui avait déjà fait part de son intention de ne pas retourner de sitôt sur le bord du lac. Ils finirent donc par aller faire d'autres courses et par passer rapidement au camping pour donner des nouvelles à l'amie "trahie". Ils pouvaient ainsi poursuivre leur lune de miel en toute autonomie pendant plusieurs jours. Et tandis qu'Alberto aurait fini de creuser une cave sous la maison, jusqu'à la roche, elle aurait pu continuer son mémoire.

Ils allèrent aussi voir la fresque du mur gauche de l'Oratoire de Vergosio où saint Jérôme siège entre saint Roque et saint Nicolas. Alberto lui aussi fut émerveillé de trouver, perdu sur la montagne, une autre peinture majestueuse du XVI^e siècle. Le Saint de la Vulgate y était représenté avec une barbe imposante et tenant dans sa main droite la miniature d'une église placée là comme pour illustrer sa position de Père, de Docteur et de Défenseur du catholicisme.

Alberto essayait d'analyser les fresques avec des yeux de traductrice, approximativement du moins, au travers desquels les regardait Katrien. Il s'était concentré sur le Saint comme pour y chercher d'autres traces, d'autres fragments de la femme dont il était en train de tomber amoureux. Il devait l'approcher, l'accepter, la traduire. Pour se l'approprier, naturellement. Il devait donc reproduire le mouvement même qui est à la base de chaque opération de traduction. Katrien lui avait expliqué de façon détaillée la séquence des opérations mentales qu'un bon traducteur suit pointilleusement: primo l'"architecture" à différents niveaux du texte pour le comprendre et le reconstruire dans

toutes ses connotations; secundo, accepter l'extranéité du texte, pour s'y familiariser intimement; tertio rendre fidèlement dans le texte d'arrivée toutes les composantes sémantiques et stylistiques du texte de départ.

Dans ces trois mouvements, Alberto avait reconnu l'enchaînement confus de ses sentiments et de ses actes amoureux. Il en recherchait maintenant la traduction factuelle, pour lui, pour elle, pour eux. Après l'avoir accueillie dans son monde et après avoir pénétré son intimité, il devait la restituer, dans toute son intégrité, à cette Katrien qui avait épousé sa nouvelle existence et dont il faisait, lui aussi, heureusement partie.

De toute façon, il désirait penser à Katrien comme à la femme avec laquelle il aurait pu *faire* de grandes choses. Même sur le plan professionnel.

En réalité, ce fut elle qui lui suggéra une solution possible qui lui sembla tout de suite pertinente. Après son mémoire, elle aurait pu travailler dans son studio graphique en développant les activités qui précèdent la production: la conception, la rédaction et la traduction multilingue.

“J’ai déjà été stagiaire dans une agence de traduction de Bruxelles qui avait fondé une filiale entièrement consacrée au prétexte au sein même de la société mère. En comptant les traducteurs, les réviseurs, les terminologues, les illustrateurs et les graphistes, ils étaient plus d’une trentaine. A Milan cela aurait dû être le contraire: on serait parti de l’infographisme déjà existant pour arriver au copywriting, à la traduction et au multilinguisme dans l’édition.”

Quarante-huit heures seulement étaient passées depuis leur rencontre et Katrien savait déjà qu’ils auraient donné un nom français à leur premier petit garçon, si jamais ils avaient eu des enfants. Dans les pays francophones, contrairement à l’Italie moderne, ce nom était encore relativement commun: Jérôme.

